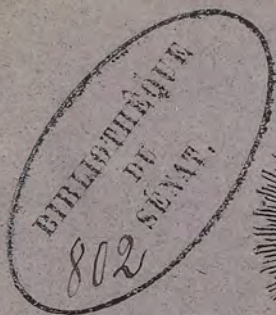


# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



REPERTOIRE

LIBRARY

BRITISH

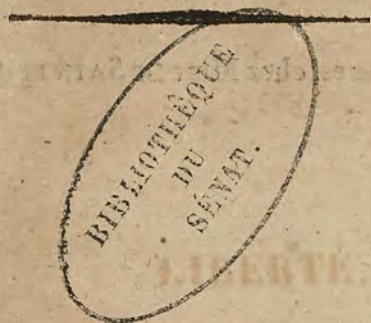


# ENTRETIEN

D'UNE BONNE VEUVE

AVEC DEUX RELIGIEUSES.

Par l'auteur des ENTRETIENS D'UNE MERE  
AVEC SES FILLES, et D'UNE TANTE AVEC  
SA NIECE ET SA FILLEULE.



A PARIS,

Chez PECQUEREAU, Imprimeur et  
Commissionnaire en Librairie, rue des  
Maçons-Sorbonne, n°. 35. 1792.

---

**P E R S O N N A G E S.**

**Mme DE SAINTE-CROIX**, veuve, mère  
d'Hortense et d'Aglaë.

**HORTENSE**, religieuse fidelle.

**AGLAE**, religieuse apostate.

**SÉRAPHINE**, élève d'Hortense.

**La scène est chez Mme DE SAINTE-CROIX.**



# ENTRETIEN

## D'UNE BONNE VEUVE

### AVEC DEUX RELIGIEUSES.

Mme DE SAINTE-CROIX et HORTENSE.

Mme DE SAINTE-CROIX.

VIENS, ma fille, viens consoler ta mère,  
toi seule peut essuyer mes larmes.

HORTENSE.

Qu'avez-vous, maman ? vous aurois-je  
causé quelques peines.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Je te dis que toi seule peut me consoler :  
quelle peine pourrais-tu me faire ? Hortense,  
ma chère Hortense, tu es restée  
fidelle à ton céleste époux ; il exaucera tes  
soupirs ; demande-lui la conversion de ta  
sœur.

HORTENSE.

De ma sœur ? O ciel ! que dites-vous ?  
Aglæ ne seroit plus à Dieu ! elle auroit  
cédé au torrent qui ravage la France ; elle  
auroit adopté la funeste constitution , et  
prononcé le serment impie ! Non, maman,  
ce n'est point possible.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Quel souhait suis-je obligée de former !

A 2

Plût-à-Dieu, ma chère Hortense, plût-à-Dieu que ta sœur n'eût prononcé que le serment ; c'est un péché mortel, c'est un crime, c'est une horreur, mais....

HORTENSE.

Quoi ! adhère-t-elle au schisme ? au mépris du pontife et pasteur légitime, reconnoît-elle l'usurpateur et l'intrus ?

Mme DE SAINTE-CROIX.

Oui, elle le reconnoît cet étranger, ce mercenaire, ce larron, ce voleur, qui ne vient que pour perdre et dissiper, et dont la voix effraie les brebis ; elle le reconnoît, et ce n'est pas tout, elle abjure ses vœux.

HORTENSE.

O malheur qui me déchire l'ame ! ô scandale ! ô sacrilège !

Mme DE SAINTE-CROIX.

Un abîme invoque un autre abîme ; une première chute en amène une seconde. Aglaë n'est plus dans le cloître.

HORTENSE.

Maman, ne vous en impose-t-on point ? Est-il bien vrai qu'Aglaë soit rendue au siècle ?

Mme DE SAINTE-CROIX.

Trop vrai ; elle vit au milieu du monde ; et prétend se marier.

HORTENSE.

Est-elle venue vous voir depuis son apostasie ?

Mme DE SAINTE-CROIX.

Non, mais elle doit venir aujourd'hui.



HORTENSE.

Un moment d'erreur l'a séduite : en vous voyant , ô la plus vertueuse des mères , elle se rappellera vos leçons et vos exemples , rentrera en elle-même et se convertira.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Je le desire plus que je ne l'espère.

HORTENSE.

Et Séraphine connoît-elle nos malheurs ?

Mme DE SAINTE-CROIX.

La pauvre enfant étoit présente lorsque je lus la lettre que m'écrivoit Aglaë ; elle vit couler mes pleurs ; elle entendit mes sanglots , et m'en demanda la cause. Je n'ai pas cru devoir la lui cacher ; elle est inconsolable.

HORTENSE.

Grand Dieu ! vous dont les jugemens sont impénétrables , auriez-vous abandonné ma pauvre sœur ? est-elle frappée d'aveuglement ? est-elle endurcie ?

Mme DE SAINTE-CROIX.

Suis-je la mère d'une réprouvée , d'une vierge folle et perfide , d'une épouse adultère ?

SERAPHINE.

Que l'excès de la douleur ne vous accable point , madame ; rappelez votre courage et votre fermeté chrétienne. On vient ; c'est Aglaë.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Je succombe. O mon Dieu ! soutenez ma faiblesse.

Exaucez-nous , Seigneur , exaucez-nous.  
Que votre grâce toute-puissante nous pro-  
tège ; éclairez ma sœur et la convertissez.

AGLAE entre brusquement.

Enfin mes liens sont brisés : qu'il est doux  
de vivre sous la loi ! Permettez , maman ,  
que je vous embrasse.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Non pas s'il vous plait, fille indigne de  
ma tendresse.

AGLAE.

Et vous , ma sœur , recevez-vous ce gage  
de mon amitié ?

HORTENSE.

Je partage les sentimens que vous ex-  
prime ma mère ; je ne vous bais point ; je  
vous plains , et ne vous embrasse pas.

AGLAE.

Je vois bien ce qui m'attire cette dis-  
grace ; j'ai secoué le joug ; j'ai conquis la  
liberté ; je triomphe avec la nation , voilà  
mon crime ! J'avoue franchement que je  
n'en ai point de remords.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Ah ! malheureuse ! tu la maudiras un  
jour , et peut-être trop tard , cette liberté  
infâme ; tu le détesteras ce triomphe qui  
te couvre d'opprobres ; ta victoire n'est  
qu'une fuite honteuse et une lâche désertion.

AGLAE.

Préjugés ! vaines opinions ! Pourquoi



pleurerois-je un jour ? jamais je ne fus si heureuse , et je viens vous prier , maman , d'accroître et d'assurer mon bonheur.

HORTENSE.

Quel sang-froid ! quelle tranquillité dans le crime ! Ah ! ma sœur , vous me faites frémir.

AGLAE.

Je vous fais frémir ? Allons , ma petite sœur , soyez brave , je vous invite à mon mariage.

HORTENSE.

Y pensez-vous ? Quoi ! une vierge consacrée à J. C. ?

AGLAE.

Si j'y pense ; oui certainement ; n'en doutez nullement ; je vais me marier : tout est prêt ; j'ai donné ma parole , et n'attend plus que le consentement de maman ; je le demande pour ne point agir à la rigueur , car , dans le fond , on peut s'en passer.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Perfide ! qui t'a inspiré ce projet abominable ? quel ange de ténèbres t'est apparu dans ta cellule ?

AGLAE.

C'est un ange de lumière qui m'est apparu fréquemment au parloir , qui m'a instruite et aggrandi mes idées : cet ange , ne vous déplaît , c'est mon cousin , qui avoit trop d'esprit pour être moine , et qui me trouve trop jolie pour être religieuse.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Autant que la charité peut le permettre ;



J'ai toujours eu de ce moine une mauvaise opinion : en soutane blanche , rochet et rabat fin , frisé , poudré , calamistré , et portant calotte luisante , il brilloit dans les cercles , où sa face vermeille ne prêchoit ni l'abstinence , ni le jeûne. Impliqué dans un procès scandaleux , je lui avois défendu de te rendre aucune visite.

AGLAE.

Il fut aussi quelque tems sans venir au parloir ; mais quand la France voulut se régénérer , quand l'heure de la liberté sonna pour le peuple français et pour tous les peuples de l'univers , il me rendit des visites fréquentes. On n'osoit l'éconduire. Il eût crié au despotisme et soulevé contre le couvent tous les citoyens du faubourg. Il sait la constitution par cœur ; il m'en a développé tous les charmes.

HORTENSE.

Et c'est lui qui vous épouse ?

AGLAE.

Non , ma sœur ; il ne pense point à moi ; il a d'autres desseins : avant de prendre femme , il veut être évêque constitutionnel.

SÉRAPHINE *(bas.)*

Le polisson ! il en est bien digne.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Il trouvera dans cette église beaucoup de gens qui lui ressemblent : nos patriotes ne cessent de nous dire , qu'il y avoit des libertins et des scélérats dans le clergé. Oui , sans nul doute il y en avoit ; et nos patriotes



les ont tous; ce sont là leurs évêques, leurs curés, leurs vicaires. Dans laquelle de ces trois classes ton beau cousin t'offre-t-il un mari ?

A G L A E.

Dans aucune ; je ne voudrois point épouser un prêtre ; je respecte trop le caractère sacerdotal.

H O R T E N S E (*bas.*)

Tant mieux, la foi n'est pas éteinte dans son cœur.

A G L A E.

D'abord mon cousin venoit seul ; il m'amena ensuite un des confrères, qui n'étant pas dans les ordres sacrés, quitte l'habit ecclésiastique et pense à se marier. Il m'aime, et il est aimable : depuis ce tems-là, je m'ennuie de végéter dans un cloître; pour en sortir, j'ai écrit à la municipalité, qui, tout de suite, est venue à mon secours. Voilà quinze jours que je suis libre, et je vais me rendre chez mon cousin, dans une petite campagne que lui a valu son patriotisme.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Ah ! malheureuse ! tu me déchires les entrailles ; pourquoi suis-je ta mère ? Aglaë, ma fille, es-tu donc insensible à l'honneur ? n'as-tu plus de religion ? Veux-tu abréger mes jours, me conduire au tombeau et te précipiter dans l'abîme.

A G L A E.

Non, maman, je ne veux point abréger



vos jours ; je donnerois ma vie pour prolonger la vôtre ; seulement je profite de la liberté que l'on me présente. Est-ce un crime que d'obéir à la loi ? c'est sur elle que je m'appuie.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Une loi vexatoire, qui blesse les droits de la nature et de Dieu ; une loi que des hommes impies, que des prétendus philosophes ont inventée pour anéantir la religion ; c'est la loi que tu réclames, et sur laquelle tu t'appuies : et la loi que Dieu t'impose, tu la violes ouvertement, tu la rejette et la méprise ; c'est au ciel préférer l'enfer.

AGLAE.

Une nation grande et qui veut être libre, n'a-t-elle pas le droit d'abroger des lois qu'elle désapprouve ?

HORTENSE.

Il est libre à chacun de se sauver ou de se perdre ; mais l'impie n'a pas le droit de détruire ce qu'a établi Dieu lui-même.

SERAPHINE.

Et les vœux solennels que vous avez prononcés, croyez-vous qu'ils n'obligent plus ?

AGLAE.

Certes si je le crois ? Mon cousin me l'a bien assuré ; c'est un docteur.

HORTENSE.

Quel docteur ! et quelle autorité que celle d'un apostat ! Il cherche des complices, et croit se justifier en faisant des dupes. Ne vous y trompez pas, ma sœur, nulle puis-



sance temporelle ne peut rompre le contrat qui vous unit à Dieu, toujours vous serez dans l'obligation indispensable d'en remplir les engagemens ; vous marchez en aveugle sur les bords du précipice ; si vous mourriez au moment où je parle , vous seriez damnée ; et vous paroissez tranquille , et vous voulez consommer votre perfidie par un sacrilège abominable.

AGLAE.

Est-ce pour que nous renonçons à la liberté que Dieu nous a créés libres ?

HORTENSE.

Non ; aussi , en vertu de cette liberté , usant du droit que vous aviez de disposer de vous-même par un choix volontaire , sans que personne vous y déterminât , vous avez pris le seigneur pour partage. Aux pieds des autels ; à la face du ciel et de la terre , vous lui avez consacré solennellement votre corps par le vœu de la chasteté , vos biens par le vœu de pauvreté , votre volonté même par le vœu d'obéissance : ces vœux vous ne les avez pas faits pour un tems limité , mais pour toute votre vie. La sainte église catholique , apostolique et romaine les a reçus et les maintient , et entend que vous y soyez fidelle jusqu'à votre dernier soupir. C'est à la majesté divine que vous êtes consacrée ; ce n'est point le monde qui a cimenté cette alliance auguste , et nulle puissance du monde n'en peut dissoudre les nœuds.

SÉRAPHINE.

Je me rappelle qu'un honorable constituant a déclaré hautement , au milieu de l'aréopage , ci-devant le manége , que nul homme ne pouvoit *rescindre* le contrat fait entre le créateur et la créature , et l'aréopage en est tombé d'accord. On a seulement permis aux religieux et aux religieuses qui le voudroient , d'oublier leurs vœux , de jeter le froc et la guimpe , et de quitter le cloître.

AGLAE.

Hé bien , c'est ce que j'ai fait. Le cloître m'ennuyoit , j'en suis sortie. L'assemblée m'y autorise et m'applaudit ; au moins a-t-elle ce droit là ; si elle ne peut annuler mes vœux , elle peut briser les verroux et les grilles.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Non , elle n'en a pas le droit ; elle n'en a que le funeste pouvoir ; c'est un crime , c'est un attentat , c'est un sacrilège. Puisque les vœux sont indissolubles de leur nature , puisque l'assemblée reconnoît qu'ils subsistent devant Dieu , par quelle inconséquence impie en rend-t-elle la pratique impossible ? Pourquoi tourmenter celles des religieuses qui ne veulent point quitter leurs cellules , et combler d'éloges les perfides et les transfuges ?

HORTENSE.

O maman ! c'est une grande douceur pour moi , que d'être auprès de vous ; mais que



de larmes j'ai répandues lorsque l'on s'est emparé du monastère, où je comptois vivre et mourir ! On nous en a expulsés avec violence ; on l'a vendu comme domaine national ; il ne me restoit qu'un asyle , c'est votre maison. Je m'y suis réfugiée. Je soupire néanmoins après l'instant qui me séparera de vous , et où je rentrerai dans un couvent de mon ordre ; c'est le poste d'une religieuse , et Dieu veuille que je puisse m'y rendre bientôt.

A G L A E.

C'est fort bien , ma sœur ; soyez dans vos résolutions plus constante que le soleil ne l'est dans sa course. Je confesse , pour moi , que je ne suis pas immuable. L'homme est changeant par nature , et la femme aussi : ce qu'il aime aujourd'hui , il le détestera demain. Seroit-il un être libre , s'il ne pouvoit abjurer un genre de vie qui lui déplaît ?

H O R T E N S E.

C'est être libre , ma sœur , c'est régner que de servir Dieu. Il n'est point d'esclavage plus dur ni plus flétrissant que celui du péché , et l'homme véritablement grand , véritablement libre , c'est l'homme vertueux. Vos patriotes qu'enflamment et dominent des passions honteuses , ne sont , quoiqu'ils en disent , que de vils esclaves.

A G L A E.

Des esclaves ! eux qui font trembler les despotes , eux dont les mains ont brisé le joug d'airain qui pesoit sur nos têtes , et

conquis la liberté ! Ma sœur , vous n'y pensez pas.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Parlez plus modestement de leurs triomphes. Aglaë , mon amie , ces triomphes ne leur font point d'honneur , et plus on les exalte , plus les héros sont ridicules.

SÉRAPHINE.

Où est d'ailleurs cette liberté qu'ils ont conquise , et qu'ils font sonner si haut ? Quel honnête homme est libre en France ? Hélas ! le plus honnête des hommes , le meilleur des souverains , Louis XVI lui-même gémit dans les fers ! O mon roi ! ô filles des Césars ! ô précieux enfans , tendre espoir de la patrie !

HORTENSE.

La vertu est captive. Le vice triomphe. Il n'y a de libre que les scélérats. Où est-elle donc la liberté ?

AGLAE.

Une nation qui n'obéit qu'à ses propres lois est évidemment une nation libre.

SÉRAPHINE.

La constitution renferme toutes les lois , n'est-ce pas ?

AGLAE.

Très-assurément ; c'est le nouveau code , le code immortel.

SÉRAPHINE.

Et qui chérit la constitution ? qui veut s'y soumettre ?



AGLAE.

La nation qui s'est levée toute entière.

SÉRAPHINE.

La nation entière, ce sont tous les Français ?

AGLAE.

Oui, ou du moins la très-grande majorité.

SÉRAPHINE.

Hé bien ! il y a en France quatre partis, les royalistes d'abord, qui sont très-nombreux, et ils ne veulent point de la constitution.

AGLAE.

C'est vrai.

SÉRAPHINE.

Les monarchiens ensuite idolâtrèrent le gouvernement anglais, et ne veulent point de la constitution.

HORTENSE.

C'est encore vrai.

SÉRAPHINE.

Viennent après les jacobins ; ils demandent une république et ne veulent point de la constitution.

Mme DE SAINTE-CROIX.

C'est incontestable.

SÉRAPHINE.

Reste donc les feuillans, qui veulent la constitution, et la constitution toute seule, quoiqu'entr'eux ils conviennent franchement qu'elle est mal faite et absurde. Mais les feuillans ne font pas la millième partie de la nation. Il est donc faux que la nation n'obéisse qu'à ses propres lois. Il est faux

qu'elle soit libre , jamais elle ne fut si esclave ; et le plus violent despotisme , c'est le régime actuel.

A G L A E.

Hé ! mais , mon cousin m'auroit-il trompée ?

H O R T E N S E.

Oui , il vous a trompée , ma petite sœur ; oui , il vous a trompée.

A G L A E.

Et le mari qu'il me propose seroit aussi un trompeur ?

Mme DE SAINTE-CROIX.

Quelle confiance peut t'inspirer un renegat ? Il trahit ses vœux , et tu crois qu'il ne peut te trahir ?

H O R T E N S E.

Le mariage que vous contracteriez , ma sœur , seroit non-seulement illicite et sacrilège , il seroit nul ; et si la contre-révolution s'opère , que deviendrez-vous ?

A G L A E.

Vous me faites trembler , ma sœur. Ah ! pourquoi ne vous ressemblé-je pas ? Pourquoi n'aimé-je plus mon état ? sans doute je n'y étais pas appelée.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Tu n'y étois point appelée ? je suis persuadée du contraire. Souviens-toi , ma bonne amie , de ces tems heureux où tu ne soupairois qu'après le moment de te consacrer à Dieu. Pour prévenir les repentirs et les



tes regrets, j'éprouvai longuement ta vocation ; tu supportas toutes les épreuves avec soumission et avec courage ; rien n'arrêta ton ardeur. Combien de fois me priois-tu , les larmes aux yeux , d'abrégér ces retards ! On ne te laissa ignorer ni les peines , ni les austérités , ni les saintes rigueurs du cloître ; les obstacles ne firent qu'enflâmer ton zèle. Il fallut céder à tes desirs. Je te conduisis dans la solitude ; transportée de joie , tu t'écrias en y entrant : C'est la demeure que j'ai choisie ; c'est ici qu'habitent l'innocence et la paix. Fermez-vous sur moi , portes éternelles ; je vis pour mon Dieu , et je suis morte au monde. Puis , tu te précipitas dans les bras de ta vénérable tante ; toutes les semaines elle m'écrivoit ; et quels témoignages constans ne m'a-t-elle pas rendus de son exactitude à remplir tous tes devoirs , de ta ferveur ? Tu m'écrivois toi-même , ma chère enfant. Je conserve encore tes lettres. Je puis te les représenter. Quels sentimens , quels transports elles expriment !

A G L A E.

Hélas ! tout est bien changé ! Que je suis différente de moi-même ! Oh ! si ma tante vivoit encore !

Mme DE SAINTE-CROIX.

Elle n'est plus , ma chère enfant ; c'est une des nombreuses victimes que sacrifia la révolution ; elle en apprit les premières fureurs , et prédit tous les maux qui devoient en résulter. Le patrimoine des prêtres enahé , les pontifes et les prêtres égorgés , les

B

temples profanés et détruits , les vierges saintes persécutées , la religion proscrite ; elle expira de douleur , et c'est toi qui recueillis son dernier soupir ! Faut-il qu'en la perdant je te perde aussi ? Je suis bien malheureuse !

HORTENSE *(se précipitant dans les bras de sa mère)*.

Non maman , non , vous n'êtes point aussi malheureuse que vous pensez ; il vous reste un enfant , un enfant qui vous adore ; c'est moi , et puisse-je mourir mille fois plutôt que de vous déplaire !

Mme DE SAINTE-GROIX.

O mon enfant ! toi seule me soutiens dans ce lieu d'exil , dans cette vallée de larmes. Si tu n'y étois point , que ferois-je sur la terre ?

SÉRAPHINE.

Aglaë , Aglaë , pouvez-vous résister encore ? Quoi ! les larmes d'une tendre mère ne vous touchent point ! quoi ! sa douleur profonde n'est pas pour vous un spectacle déchirant ? et vous dites que vous l'aimez !

AGLAE.

Oui je l'aime , je l'aime de toute l'étendue de mon affection ; je l'aime de tout mon cœur.

HORTENSE.

Ce n'est point par de vaines paroles , c'est par des témoignages effectifs ; c'est par les œuvres que l'amitié se prouve ; en vous convertissant , prouvez à maman que vous l'aimez.

SÉRAPHINE.

Vous vous laisserez fléchir , ô mon Dieu !



il est impossible que l'enfant de tant de larmes périsse.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Ne te rends point à mes instances, Aglaë; néprise mes pleurs; mais cette sœur vertueuse, qui faisoit mes délices, et qui tomba victime de la révolution, ou plutôt de la révolte infâme que tu préconises; cette tante vénérable qui, dans la solitude, étoit ta seconde mère, et dont le souvenir t'est encore précieux, Aglaë, écoute sa voix; elle te parle, elle t'instruit du fond de son tombeau; tu la regrettes; et si elle vivoit, oserois-tu soutenir ses regards? Elle vit, Aglaë; qui meurt fidelle, vit au seigneur; et le Dieu que nous adorons n'est pas le Dieu des morts, c'est le Dieu des vivans. Du haut du ciel, où elle règne maintenant, elle abaisse sur toi des regards de compassion et de tendresse. Ah! si quelque chose pouvoit altérer son bonheur, c'est de te voir errer dans les ténèbres, livrée aux passions du monde, et préférant à l'évangile une constitution où l'impiété respire.

A G L A E.

Je ne vois point que la constitution soit impie, ni même hétérodoxe. Ignorez-vous, maman, combien de pasteurs vénérables, je ne dis pas des curés de villages, ou de provinces, mais de Paris, ont juré de la maintenir de tout leur pouvoir, et ils gardent leur serment, car il n'y en a pas un seul qui se rétracte; ils sont pourtant catholiques.

HORTENSE.

Ils ne le sont point , ma sœur ; le pape et l'église universelle les anathématisent.

AGLAE.

Plusieurs sont déjà morts sans redouter l'anathême , et ont paru devant le tribunal de Dieu.

SÉRAPHINE.

Et Dieu les a jugés !

Mme DE SAINTE-CROIX.

Tu me parles , ma fille , d'un grand scandale. Dix-huit ou vingt curés de Paris ont prêté le serment , et pas un ne se rétracte ; mais pourquoi leur exemple fait-il plus d'impression sur toi , que l'exemple de leurs confrères , qui , en plus grand nombre , sont restés fidèles ? Les prévaricateurs n'étoient pas ceux que l'on estimoit le plus avant la révolution ; on connoissoit l'avarice de l'un , l'ambition de l'autre : celui-ci étoit janséniste , celui-la étoit philosophe. Plusieurs étoient insensés , plusieurs ignorans. Quelques-uns ne passaient pas pour avoir des mœurs pures , et tous étoient lâches , poltrons et *cowards* ; ce terme est vieux , mais il me plaît , et je le trouve énergique. Ils sont couverts d'infamie. Il n'y a pas jusqu'à leurs patriotes qui ne les méprisent. Sont-ce là tes guides et tes modèles ?

HORTENSE.

Eh ! ma petite sœur , quand tous les curés de Paris auroient fait naufrage dans la foi , cela pourroit-il vous absoudre ? ce ne sont ni les moines , ni les vicaires , ni les curés , que Dieu nous ordonne d'écouter ; c'est le



pape et les évêques, qu'il a seuls établis pour gouverner l'église ; ils sont les organes du Saint-Esprit, et leur jugement est irréfragable.

A G L A E.

Je l'avoue ; leur concert unanime me touche, et comment y résister ?

Mme DE SAINTE-CROIX.

O ma fille ! tu me rends la vie : cède, cède à cette autorité imposante, c'est céder à Dieu.

A G L A E.

Hélas ! quand on est tombé dans l'abîme, qu'il est difficile d'en sortir ! que n'ai-je imité la constance des autres religieuses, avec lesquelles je vivois ? Comment n'ai-je pas profité de l'exemple héroïque que me donnoit notre mère supérieure ? On vint lui demander le serment et à toute la communauté ; on l'accusoit de fanatisme, et de séduire ses religieuses. On vouloit l'entraîner en prison ; vingt fois le glaive étincella sur sa tête, et un homme en écharpe crioit à la lanterne. Rien n'intimida cette brave religieuse. Je ne crains que le péché, répondit-elle ; la mort est pour moi un gain. Frappez, je meurs martyre, et Dieu me couronne.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Tu le sais, mon enfant, cet héroïsme que déploya ta vénérable supérieure, toutes les maisons, toutes les communautés religieuses l'ont déployé en France ; c'est un spectacle digne des regards de l'Eternel ; elles font l'admiration des anges et des

hommes ; c'est la gloire de l'église ; c'est la meilleure portion du troupeau de J. C. Tous-jours j'aimai les religieuses ; maintenant je les honore et me prosterne devant elle.

HORTENSE.

N'outrerez-vous pas les éloges , maman ? Est-ce donc un si grand mérite que de ne pas apostasier ? Tout chrétien est obligé de mourir pour la foi , et il y a , en très-petit nombre il est vrai , il y a quelques communautés religieuses qui ont prêté le serment et reconnoissent l'intrus.

SÉRAPHINE.

De quelles maisons religieuses vous parlez là , ma bonne amie ! je suis bien persuadée que leur chute ne vous étonne point. On connoissoit leurs principes et leurs erreurs. Rébellés aux décrets de l'église , elles devoient souscrire aux décrets du manège ; et qui rejette la constitution que publia Clément XI , peut , sans inconséquence , admettre celle qu'imagina Camus.

Mme DE SAINTE-CROIX.

C'est vrai ; on est capable de tout quand on méconnoît la voix de l'église , et je remercie la Providence de ce qu'il n'y a , parmi les jansénistes , que les plus bornés et les plus corrompus qui se déclarent révolutionnaires. Les honnêtes gens de cette secte obscure s'unissent à nous pour proscrire le serment. Mais , Aglaë , tu étois dans une maison catholique.

AGLAE.

Qui , et j'ai vu toutes nos sœurs imiter



la fermeté inébranlable de leur mère. Aussitôt qu'on leur proposa de reconnoître l'intrus, elles s'écrièrent toutes d'une voix : Point d'autres sermens que nos vœux ; nous les renouvelons, nous y resterons fidelles. Point d'autre pasteur que celui que nous envoie l'église ; point d'autre pontife que notre saint archevêque. Anathème aux intrus.

SÉRAPHINE.

Que faisiez-vous cependant, ma chère Aglaë ? Pardonnez-moi cette question.

AGLAE.

Je fis comme mes sœurs ; leur exemple m'entraînoit, et je n'osois paroître seule de mon avis. Je refusai le serment : mais ce n'est pas la religion qui motiva ce refus, c'est l'amour-propre et le respect humain, et Dieu m'en a punie.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Ton apostat de cousin te rendit plus courageuse ; il est bien fait pour inspirer le courage du crime.

AGLAE.

Heureusement il étoit à sa campagne.

SÉRAPHINE (*bas.*)

Sa campagne ! Un moine qui a une maison de plaisance !

AGLAE.

Il revint et m'accabla de reproches ; il ne put cependant vaincre ma résistance ; l'exemple de toute la communauté me soutenait encore.



C'étoit alors , ma sœur , qu'il falloit lui interdire la grille , et le déférer à votre supérieure.

A G L A E.

Je n'osai. Dieu m'abandonnoit. Il revint donc encore une fois ; et , pour mon malheur , il amena son ami ; ils réunirent leurs efforts pour m'arracher du cloître. Ils me représentèrent que désormais les religieuses ne pouvoient traîner dans leur couvent que des jours malheureux ; que l'on vendroit leurs biens ; que leurs pensions ne seroient point payées ; qu'elles n'auroient pas même pour subsister la foible ressource que leur offrent leurs pensionnaires ; que l'on ne pouvoit confier à de mauvaises citoyennes l'éducation de la jeunesse , et que ce supplice prolongé étoit digne de leur attentat.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Elles sont pures et innocentes ; il n'y a que des vautours et des oiseaux de proie qui puissent tourmenter ces chastes colombes. Du reste , il prophétisoit , ce malheureux ; et tous les malheurs qu'il leur annonçoit , les saintes religieuses les éprouvent ; mais avec quelle grandeur d'âme , avec quelle allégresse elles les supportent ! elles ne suspendent leurs divins cantiques , que pour faire du bien à leurs persécuteurs ; elles vivent du travail de leurs mains , et , dans leur économie , elles viennent au secours d'une populace aveugle qui les outrage.

A G L A E.

Le tableau des malheurs qui les atten-



doient épouvanta ma foiblesse. Je déclarai à notre mère supérieure que je voulais sortir; elle meserratendrement dans ses bras, et contre son sein. Elle m'arrosa de ses larmes, et me conjura, au nom de l'amitié, de l'honneur et de la religion, de ne pas faire une démarche dont j'aurois lieu de me repentir et dans ce monde et dans l'autre, et qui vous feroit mourir de chagrin. Toutes mes sœurs se jetèrent à mes genoux; elles me prioient de ne point les abandonner, de ne pas me perdre moi-même, je méprisai leurs instances. Dieu s'étoit retiré de moi.

Mme DE SAINTE-CROIX

Falloit-il que je fusse absente! Ah! ma fille, si j'avois été ici j'aurois volé à ton secours! Mais des affaires indispensables me retenoient en province, et pour recueillir quelques biens temporels, j'ai perdu ton ame.

A G L A E.

C'est moi seule qui me suis perdue. On vous écrivit, et je fis intercepter les lettres, mon cousin avoit à la poste des amis qui les supprimoient; il m'engagea d'écrire au procureur-syndic de la commune.

S É R A P H I N E.

C'est un impie! un scélérat!

A G L A E.

Je vous ai dit le reste. Je n'ai plus qu'à pleurer mes fautes, et elles sont énormes; elles sont irréparables.

H O R T E N S E.

Non, ma petite sœur, elles ne sont point

irréparables ; Dieu est la bonté même , et le plus grand outrage que puisse lui faire un pécheur , c'est de douter de sa miséricorde.

SÉRAPHINE.

Il vous pardonnera , ma chère Aglaë ; par nos prières et par nos larmes , nous lui ferons une sainte violence ; cette violence lui est agréable. Que dis-je ? Déjà il vous pardonne , et les regrets que vous manifestez , c'est lui qui vous les inspire.

AGLAË.

Mes pauvres sœurs ! sans doute elles prient pour moi : vers le trône de la miséricorde , nuit et jour , elles lèvent pour moi leurs mains innocentes. O mon Dieu ! pourquoi les ai-je abandonnées ?

SÉRAPHINE.

Ce ne sont pas seulement vos sœurs qui prient pour vous , mon aimable Aglaë ; d'une extrémité du monde à l'autre , un tendre amour , un amour céleste , unit ensemble toutes les maisons religieuses. Ces vierges saintes prient les unes pour les autres ; elles prient pour l'univers ; elles prient spécialement pour cet empire autrefois si chrétien. Elles arrêtent , elles éteignent , dans les mains de Dieu , les foudres vengeurs ; leur piété sauvera la France ; il est impossible que Jésus-Christ rejette les prières de ses chastes épouses.

HORTENSE.

Nous ne sommes pas telles que nous devrions être. O mon dieu ! à vous soient , pen-



dant les siècles des siècles, honneur et gloire immortels. Notre partage est la confusion.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Prosternes-toi devant Dieu, ma chère Hortense; sois toujours humble et modeste. Tout l'édifice de la perfection chrétienne n'a point d'autre base que l'humilité; mais ne nous envie point le plaisir de rendre aux religieuses un honneur qu'elles méritent d'autant plus, qu'elles croient ne le mériter pas. Ce n'est point pour elles, c'est pour nos philosophes modernes, législateurs imbéciles, qu'est l'opprobre et la confusion. Ils avoient imaginé que déclarées libres par leurs décrets impies, toutes les religieuses alloient désertir le cloître, comme s'envolent, dès qu'ils voient la porte ouverte, des oiseaux détenus captifs; ils ont été trompés dans leur attente, presque toutes les religieuses sont restées dans leur solitude; il faut les en arracher pour les faire sortir. On les assiège en quelque sorte; on leur coupe les vivres; on veut les prendre par famine. On réduit leurs pensions, déjà trop modiques, on ne les paie point, et elles demeurent fermes dans le poste où Dieu les a placées. L'amour qu'elles portent au divin époux est plus fort que la mort. Ni la faim, ni la persécution, ni le glaive, rien ne peut les séparer de la charité de Jésus-Christ.

SÉRAPHINE.

Cueillons, à pleines mains, et des lys et des roses, et les semons sur leurs pas. Couronnons-en leurs fronts modestes; c'est le sim-

bole de leur ferveur et de leur pureté virginale. Cueillons à pleines mains les lys et les roses, et les semons sur leurs pas. ( 4 *Hortense.* ) Vous rougissez, ma petite maman.

HORTENSE.

Où , Séraphine. Je ne veux pas dissimuler la gloire de nos sœurs fidelles , mais vous croyez que je dois partager leurs éloges , et je ne le dois point. Si par une grâce spéciale, Dieu m'a soutenue contre les impies; si j'ai repoussé avec horreur le schisme et l'instrus; si le sacrilège serment n'a point souillé mes lèvres, combien d'autres fautes ne peut-on pas me reprocher que de distraction dans mes prières ! Quelle tiédeur dans le service de Dieu ! Suis-je religieuse ? Ma conversation doit être dans le ciel , et je tiens encore à la terre.

AGLAE.

En vous humiliant si profondément ma chère sœur , où me placez-vous ? Les fautes légères que vous vous reprochez et qui échappent journellement à la faiblesse humaine , que sont-elles comparées avec ma désertion et mon apostasie ? C'est moi qui dois gémir, pleurer et verser des larmes de sang.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Et moi , ma chère enfant , témoin de ton repentir , je t'embrasse et répands des larmes délicieuses. Dieu n'a permis ta défection momentanée , qu'afin que ton retour à la vertu me comble de joie. Je descendrai sans regret dans le tombeau ; je laisse sur la terre deux filles vertueuses. J'avois perdu



mon enfant et je l'ai retrouvée. Viens mon enfant , viens embrasse ta mère.

A G L A E (*se jettant aux genoux de sa mère.*)

Permettez que je reste prosternée en votre présence: cette attitude me convient; c'est celle d'un suppliant et d'un coupable ô ma mère! j'ai péché contre le ciel et contre vous , je ne mérite pas d'être appelée votre fille.

Mme DE SAINTE-CROIX (*la relevant.*)

Oui, tu es ma fille; oui, je suis ta tendre mère. Tu n'es plus coupable, puisque tu veux réparer ta faute.

A G L A E.

Et comment pourrois-je la réparer? O ma mère! je ne puis demeurer dans le monde ni auprès de vous; mes vœux s'y opposent. Je dois, pour y satisfaire, rentrer dans ma solitude, que l'impiété des législateurs n'a pu encore détruire; et voudra-t-on m'y recevoir? Une transfuge! une perfide! une apostate!

H O R T E N S E.

N'endoutez pas, ma petite sœur, on vous recevra avec transport; et où seroient la charité, la bienveillance, qui caractérisent votre bonne supérieure et ses filles? Où seroit leur tendresse inaltérable, si elles refusoient de vous admettre?

A G L A E.

Ah! je les ai bien offensées! je suis l'opprobre de leur maison. Pourront-elles me pardonner jamais?

Mme DE SAINTE-CROIX.

Cessubstances célestes revêtues d'un corps mortel , ces vierges saintes , pardonnent à leurs bourreaux. Sous le glaive qui menace leurs têtes innocentes , elles se courbent et prient pour leurs persécuteurs. Si l'autorité publique paroît vouloir quelquefois venir à leurs secours , et les invite à dénoncer les scélérats qui les tourmentent , que répondent-elles ? Nous sommes chrétiennes , nous savons souffrir , et nous ne dénonçons personne. Et tu crois , ma chère Aglaë , que , pénétrées de ces sentimens sublimes , elles refuseront de te recevoir , toi leur sœur et leur amie ; toi n'aguère leurs délices , et aujourd'hui l'objet de leurs tendres regrets ? C'est moi qui te conduirai chez elles , qui te remettrai entre leurs mains ; deux fois j'aurai été ta mère.

H O R T E N S E.

Quand pourrai-je jouir du même bonheur qu'Aglaë ? Qui me donnera les ailes de la colombe ? je prendrai mon essor et volerai dans la solitude.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Tu dois attendre patiemment les ordres de notre saint archevêque. Il permet que , pour un peu de tems , tu sois chez moi ; bientôt il t'indiquera une autre maison. Je serai seule dans le monde ; je ne plaindrai point mon sort , mes filles sont à Dieu.

S É R A P H I N E.

Elles auront le bonheur de vivre et de mourir religieuses ; et moi , malgré le



desir ardent que j'ai de me consacrer à Dieu , dans un cloître , je ne le pourrai point. On supprime tous les monastères ; on supprimera jusqu'aux congrégations et aux communautés ; il faut que je vive et meure séculière.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Consolez-vous , aimable Séraphine , Dieu ne permettra pas que les impies viennent à bout de leurs desseins. Ils se proposoient d'anéantir la monarchie et la religion , et Dieu , pour soutenir la monarchie française , suscite des guerriers intrépides et des héros. La cause de notre monarque infortuné est celle de tous les souverains. Levons la tête ; le jour de notre délivrance approche. On reconnoitra en France que le fondement le plus ferme des empires , c'est la religion catholique. On la protégera cette religion descendue du ciel pour le bonheur de la terre.

SÉRAPHINE.

Et nos vierges sacrées seront plus honorées que jamais.

A GLA E.

Elles ne demandent point qu'on les honore.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Il leur suffit d'être utiles ; et que l'on me permette ce langage. Quelle sottise seroit-ce , même en politique , que de les supprimer ! Nul état ne peut subsister sans mœurs , et il n'est point de mœurs sans religion. Où les jeunes personnes reçoivent-elles une éducation plus soignée que dans les couvens ?

Tout leur inspire la candeur , la modestie , le plus bel ornement du sexe. Vous en êtes une preuve , Séraphine , et la gloire d'Hortense , c'est que vous soyez son élève.

SÉRAPHINE.

C'est que vous soyez sa mère ; pour moi , je n'ai pas répondu , comme je le devois , aux soins qu'elle m'a prodigués ; mais j'en conserve une reconnoissance éternelle , et mon bonheur seroit d'expirer religieuse , et dans ses bras.

HORTENSE.

Soyez tranquille , ma Séraphine. Si Dieu vous appelle à l'état religieux , il saura bien vous donner les moyens d'y parvenir. Les hommes ne peuvent rien contre lui ; d'un souffle il les disperse et anéantit leurs projets , et l'édifice orgueilleux qu'ils élèvent contre le ciel , retombe sur eux-mêmes et les ensevelit sous ses ruines.

Mme. DE SAINTE-CROIX.

Sa providence est signalée sur nous ; nous en avons , depuis la révolte , mille preuves touchantes. Non , non , les impies ne réussiront pas.

SÉRAPHINE.

Que Dieu vous entende. Ainsi , soit-il , ainsi-soit-il.

HORTENSE.

Quand ils pourroient éteindre les maisons religieuses , quand , pour nos péchés Dieu le permettroit , lui dont les décrets sont impénétrables , et toujours dignes de nos adorations ,



adorations, peuvent-ils, les impies, arrêter les communications intimes du Seigneur avec l'amie fidelle ? Peuvent-ils enchaîner votre libre arbitre ; et ces prôneurs hypocrites, d'une liberté mensongère , exercent-ils leur empire jusques sur la volonté ? S'ils vous contraignent de vivre dans le monde , hé bien ! Seraphine , vous serez religieuse dans le monde. Vous vous consacrerez à Dieu, et pour toujours, par les trois vœux qui constituent l'essence de l'état religieux. Nul pouvoir ne vous empêchera de pratiquer les conseils évangéliques , et de marcher dans les voies de la perfection chrétienne.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Effectivement , dans les premiers siècles de l'église , n'y avoit-il pas des vierges qui vivoient en religieuses au sein de leur famille ? Elles étoient dans le monde , et n'étoient pas du monde , pratiquant les conseils , aspirant , de toute leur ardeur , à la perfection, imitant Jésus-Christ, et aimant, sans partage , ce divin époux.

SÉRAPHINE.

Pour être vraiment religieuse , je le sais bien, il n'est pas absolument nécessaire d'être ensévelie dans un cloître ; mais l'église approuve la clôture ; elle en fait une loi , et ses loix sont la sagesse même.

HORTENSE.

Qui, mon enfant, ce seroit un grand mal-

C

heur si l'on nous forçoit de vivre dans le monde ; la pratique des conseils évangéliques n'y est pas impossible , mais on y rencontre plus d'obstacles ; et toutes les fois que j'ai été parmi les hommes , dit l'auteur de l'Imitation , j'en suis revenu moins homme et plus petit que je n'étois auparavant ; c'est-à-dire , moins raisonnable et moins vertueux.

Mme DE SAINTE-CROIX.

C'est parce que les religieuses vivent cloîtrées , qu'en général elles sont plus ferventes et plus parfaites que les moines. Je ne veux point déprimer ceux-ci. Dieu s'en est réservé qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Mais je le dis , en gémissant , où l'infame révolution a-t-elle fait plus de ravage que dans les monastères d'hommes ? Les paroisses constitutionnels sont peuplées de moines apostats. L'héroïsme des religieuses les feroit rougir de leur foiblesse , si des moines apostats pouvoient rougir , et n'avoient point un front d'airain ; celles que le monde traite d'insensées et de folles , Dieu les a choisies pour confondre les sages. Celles qui étoient la foiblesse même , au jugement du monde , Dieu s'en est servi pour combattre les forts et pour les vaincre.

HORTENSE.

Où , afin que personne ne se glorifie en sa présence , et que celui qui se glorifie , se glorifie dans le Seigneur.



J'ai tout lieu de m'humilier; et c'est parce que je ne marchois point humblement en sa présence, présumant de mes propres forces, que Dieu a permis que je tombasse; je ne veux désormais me glorifier que dans la croix de Jésus-Christ, mon sauveur. Je connois maintenant toute la perversité du monde; je sais combien il est dangereux et méprisable. O maman! me reconduirez-vous bientôt dans ma retraite? Je brûle de demander pardon à notre supérieure vénérable, et à nos sœurs bien-aimées. Hélas! j'aurois dû ne point les quitter; elles me pardonneront, car elles sont bonnes; et mon repentir est aussi vif que ma faute est grande.

Mme DE SAINTE-CROIX.

Demain, ma chere enfant, je te reconduirai; tu auras le plaisir de les embrasser et de vivre avec elles. Le jour tombe, c'est l'heure où Hortense récite l'office divin: suivons-la dans son oratoire. Remercions Dieu des grâces qu'il nous accorde; prions-le de nous les continuer, et de ne pas permettre que nous en abusions jamais.

F I N.

Le premier de ces deux points est de dire  
que le second est le plus important  
et le plus difficile à résoudre. C'est  
pourquoi nous nous sommes occupés  
d'abord de le résoudre. Nous avons  
trouvé que le second point est le plus  
important et le plus difficile à résoudre.  
C'est pourquoi nous nous sommes occupés  
d'abord de le résoudre. Nous avons  
trouvé que le second point est le plus  
important et le plus difficile à résoudre.

Le second point est de dire que le  
premier point est le plus important  
et le plus difficile à résoudre. C'est  
pourquoi nous nous sommes occupés  
d'abord de le résoudre. Nous avons  
trouvé que le premier point est le plus  
important et le plus difficile à résoudre.  
C'est pourquoi nous nous sommes occupés  
d'abord de le résoudre. Nous avons  
trouvé que le premier point est le plus  
important et le plus difficile à résoudre.



